Document généré le 25 avr. 2024 04:00

Liaison

L'impuissance du lieu commun

Paul-François Sylvestre, *69, rue de la Luxure* (avec illustrations de Christian Quesnel), Toronto, Éditions du Gref, 2004, 196 p.

Stéphane Girard

Numéro 127, été 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41329ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Girard, S. (2005). Compte rendu de [L'impuissance du lieu commun / Paul-François Sylvestre, *69, rue de la Luxure* (avec illustrations de Christian Quesnel), Toronto, Éditions du Gref, 2004, 196 p.] *Liaison*, (127), 57–57.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

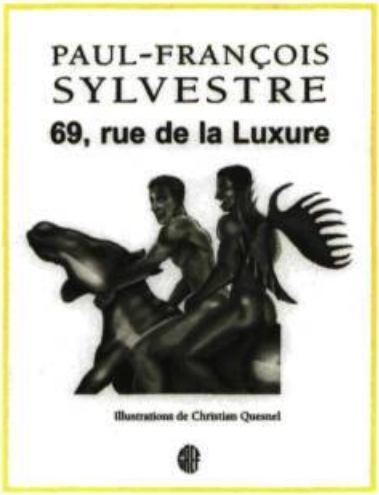
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'impuissance du lieu commun

Stéphane GIRARD

LE CLICHÉ, EN LITTÉRATURE, peut s'avérer une puissante arme de dénonciation. En effet, les lieux communs minent notre quotidien, saturent notre univers médiatique, et il semble de plus en plus difficile d'y échapper, car ils émanent à la fois des discours publicitaires *et* des bulletins de nouvelles officiels prétendument « neutres », par exemple. Le romancier – il me semble que c'est là sa fonction première –, en exposant dans et par son écriture la force fédératrice de ces lieux communs, s'arroge l'autorité d'« in-exprimer l'exprimable » (pour reprendre la formule d'introduction aux *Essais critiques* de Roland Barthes), c'est-à-dire de nettoyer notre langage de tous ces sédiments accumulés qui se donnent à nous comme allant de soi, mais qui sont fortement marqués idéologiquement. En d'autres mots, l'auteur nous renvoie à ce que nous savons et prenons pour acquis (l'exprimable), tout en le rendant nouveau et... étranger (in-exprimable). De ce fait, l'écriture envahit le champ du politique en nous amenant à revoir notre utilisation d'un langage et de discours empreints de clichés et le rapport à soi et aux autres que cette utilisation suppose.



Le huitième roman de Paul-François Sylvestre, *69, rue de la Luxure,* se propose de décrire la communauté gaie franco-ontarienne de Toronto en s'appuyant sur tous les clichés possibles liés à l'homosexualité. En suivant les aventures de Serge, hédoniste ontarois, et de son amant Julien, séminariste québécois, le tout sous l'œil vigilant de Nee Mun, jeune immigrant asiatique, Sylvestre, qui n'en est pourtant pas à ses premières armes (il a reçu en 1994 le prix du Nouvel-Ontario couronnant l'ensemble de son œuvre), nous guide dans un univers qui n'évolue guère plus loin que les rues Wellesley et Church. L'auteur joue d'ailleurs (audacieusement, il faut bien l'admettre) autour des connotations liées au mot « church/église », en insistant sur l'homoérotisme latent que l'on retrouve au sein de toute fratrie religieuse. Ainsi, Julien, qui poursuit son doctorat en études bibliques, a-t-il entretenu une liaison avec un archevêque de Québec qui « aimait prendre la position du Christ en croix » (p. 117) lors de ses ébats sexuels.

Cela dit, comme nous le savons tous (cliché ultime s'il en est un), l'érotisme est, pour l'homme gai, l'ersatz de la religion, le culte de la verge et de la « tarte au poil » (!) suppléant au culte du Christ. Malheureusement, la sexualité ici décrite l'est par l'intermédiaire d'une série de formules aux métaphores faciles (« Le désir qui brûle en nous culmine en un feu de joie qui s'éteint graduellement, arrosé d'une sève généreuse et onctueuse », p. 31), banales (« Son sexe gonflé est un charbon ardent qui ne demande qu'à s'enflammer dans mon âtre... », p. 71), voire ridicules (« Avant de me sucrer le bec, je vaporise mes testicules pour offrir à mon partenaire un cornet à deux boules », p. 153). Les quelques illustrations de Christian Quesnel qui accompagnent la narration se veulent elles-mêmes une reprise des thèmes et des figures du peintre Tom of Finland, dont l'œuvre est l'exposition par excellence d'« une » identité gaie (muscles, virilité, cuir, etc.) figée, pour ne pas dire dépassée. Pour le reste, on nous décrit l'univers des saunas torontois, de la promiscuité sexuelle généralisée, des gyms, de la drague dans les cafés Second Cup et du *sex-shop* Priape, le tout dans une prose simple, avec des phrases de structure répétitive (sujet-verbe-complément). La fin de *69, rue de la Luxure* nous apprend que Julien et Serge sont, en fait, les personnages d'un roman que le narrateur est en train d'écrire (la seule véritable innovation formelle proposée par le texte), tandis que Nee Mun comprend que « le drapeau qui flotte dans le Village gai illustre bien la diversité qui caractérise [s]a nouvelle communauté. Chaque couleur de l'arc-en-ciel reflète une facette de [s]on univers » (p. 191). Affirmation naïve pour un personnage naïf, certes. Le lecteur, lui, l'est moins.

On ne rencontre ici aucune remise en question : on décrit un idéal de communauté (qui, au demeurant, n'existe pas que sous cette forme) à une communauté qui connaît d'ores et déjà ces codes et ces rituels ! Autant dire, par conséquent, que *69, rue de la Luxure* ne s'adresse à personne, la narration se révélant impuissante à faire autre chose que du cliché avec des clichés, à répéter, de façon un peu tautologique, ce que le lecteur sait déjà. Et Dieu sait que l'impuissance, dans cet univers où l'on érige « la virilité sur un piédestal » (p. 102), est la plus inacceptable des erreurs, le dernier refuge de l'ennui, là où le lieu commun demeure le seul dénominateur commun d'une communauté en mal d'identité.

Paul-François Sylvestre, *69, rue de la Luxure* (avec illustrations de Christian Quesnel), Toronto, Éditions du Gref, 2004, 196 p.

Stéphane Girard est gai. Cela dit, il [illegible] et [illegible] Dernier roman français contemporain [illegible] qui [illegible] et [illegible] dans [illegible] Il a [illegible] et [illegible] la France.